

La ficelle de l'hypothèse zéro

Contrairement à ce qu'affirmait Blumer, nos représentations n'ont pas nécessairement besoin d'être exactes. Du moment qu'on finit par les vérifier par rapport à la réalité, certaines représentations inexactes des choses peuvent se révéler très utiles, en nous montrant comment les choses pourraient être si elles allaient d'une manière dont on est à peu près sûr qu'elles ne vont pas.

• *Tirages aléatoires*

La version classique de cette ficelle consiste à poser une hypothèse zéro, c'est-à-dire une hypothèse dont on soupçonne fortement qu'elle ne correspond pas à la réalité. En prouvant que l'hypothèse zéro est fautive, on prouvera également que quelque chose d'autre doit être vrai, même si cela ne nous dira pas ce que cette autre chose peut être. Sa version la plus simple, bien connue des statisticiens et des physiciens, consiste à poser que deux variables ne sont reliées entre elles que par le hasard. C'est le cas d'une personne aux yeux bandés qui tire au sort des boules numérotées, où chaque boule a une chance égale d'être choisie. Ou de particules entrant en collision dans un espace clos, chaque particule ayant la même probabilité que toutes les autres d'entrer en collision avec n'importe quelle autre particule. Rien ne vient « interférer » dans le résultat. Aucune influence ne rend tel ou tel résultat plus probable que tel ou tel autre.

Si les chercheurs qui font ce genre d'expériences formulent l'hypothèse zéro – selon laquelle les différents résultats que l'on obtient en traitant le même matériau de deux manières différentes sont dus uniquement au hasard, ou selon laquelle le « facteur dont on étudie l'effet » qu'ils ont introduit dans leur situation expérimentale n'a, justement, aucun effet –, ce n'est pas parce qu'ils pensent qu'elle est vraie. C'est au contraire parce qu'ils espèrent se tromper et qu'ils espèrent pouvoir montrer que leur hypothèse zéro est fautive. Lorsqu'ils découvrent une relation (et peuvent ainsi réfuter l'hypothèse zéro de l'absence de relation à un degré significatif), ils peuvent commencer à y voir un faisceau de présomptions en faveur de la théorie qu'ils veulent avancer, quelle qu'elle soit. Cela leur

fournit la base qui leur permet de dire qu'ils n'auraient très probablement pas obtenu les résultats qu'ils ont obtenus si leur théorie était fautive. À aucun moment ils n'ont cru qu'il n'y avait aucune relation ; ils l'ont simplement dit pour concentrer leurs recherches et trouver un moyen d'établir un résultat. L'hypothèse selon laquelle le monde est gouverné par des phénomènes aléatoires leur sert de manière analytique en montrant comment le monde serait si cette hypothèse était juste. L'expérience tire sa pertinence et sa force de ce qu'elle montre que le monde, justement, n'est pas comme ça.

(Ici surgit un problème sur lequel Anatole Beck avait attiré mon attention il y a des années. Cette ficelle nous indique la probabilité que nous avons d'obtenir un résultat donné si notre théorie est juste. Mais ce n'est pas ce que nous recherchons. Nous savons déjà que nous *avons obtenu* ces résultats, et parler de la probabilité de leur obtention est finalement assez stupide. Ce que nous voulons savoir, c'est la probabilité qu'a notre théorie d'être juste étant donné les résultats que nous avons obtenus. Et, d'après Beck, aucune méthode mathématique ne permet de transformer les résultats que nous *pouvons* obtenir en résultats que nous *aimerions* obtenir.)

Ma ficelle de l'hypothèse zéro est une version qualitative, un théorique, du procédé d'analyse statistique. On commence par observer que tout événement social est fait de l'activité commune de beaucoup de gens. Puis, en général, on cherche à comprendre les activités des gens qui ont été choisis ou qui se sont portés volontaires pour participer à cet événement, ou qui y ont été poussés d'une manière ou d'une autre, et qui viennent d'un ensemble beaucoup plus vaste de gens qui, en un sens, étaient « éligibles », « disponibles », ou « candidats probables » à la participation à cet événement. C'est-à-dire que, parmi le vaste réservoir de gens qui auraient pu choisir de participer, ou être choisis pour participer, seulement certains d'entre eux le firent ou le furent.

La ficelle de l'hypothèse zéro consiste ici à poser que la sélection des participants *est* effectivement aléatoire, que chaque membre de l'ensemble plus vaste des participants potentiels avait la même probabilité d'être choisi, et que rien ni personne – pas même les mécanismes de la structure sociale – n'a procédé

à un quelconque type de « sélection ». On pose que le groupe de participants s'est formé selon un processus analogue à celui qui consiste à attribuer un numéro à chacun puis à utiliser une suite de chiffres aléatoires pour désigner les élus. On pose que les mille enfants vivant dans un quartier à fort taux de délinquance juvénile avaient tous la même probabilité de devenir des délinquants. Certains ont vu leur numéro tiré au hasard, d'autres non. Et c'est tout.

Bien sûr, dans la réalité sociale, tout le monde n'est pas « éligible », ou pas également « éligible » pour participer à un événement donné. Les mécanismes de la vie sociale font presque toujours en sorte que seul un petit groupe de gens sévèrement sélectionnés sera choisi ou sera apte à être choisi. C'est l'idée de cette ficelle. Exactement comme dans sa version statistique, elle permet de faire comme si la sélection était aléatoire uniquement pour voir en quoi la population sélectionnée pour participer diffère par rapport à la population qu'une sélection aléatoire aurait fournie. On suppose qu'il y *aura* une différence, et on veut savoir *ce qu'est* cette différence afin de chercher ensuite quelles sont les pratiques ou les structures sociales qui ont produit cette variation par rapport au tirage aléatoire.

Prenons un exemple. Lori Morris, Michal McCall et moi-même voulions savoir, entre autres choses, comment l'organisation sociale d'une communauté de gens de théâtre détermine les spectacles que les amateurs de théâtre finissent par voir [Morris 1989 ; Becker, McCall et Morris 1989 ; Becker et McCall 1990]. Un des aspects de cette question tient au processus de casting par lequel tel acteur est choisi pour tel rôle dans telle pièce. En utilisant la ficelle de l'hypothèse zéro, nous pouvions poser (pour les besoins de la démonstration, bien sûr) que les metteurs en scène font leurs castings en piochant au hasard dans une liste d'acteurs disponibles. Dans ce type de casting « aveugle », les gens qui choisissent les acteurs ne se soucieraient pas de leur âge, de leur sexe, de leur race, de leur apparence physique, ni de quoi que ce soit d'autre. Une femme noire de 70 ans pourrait jouer Roméo. On peut imaginer des règles un peu moins contraignantes, où le metteur en scène pourrait tenir compte de ces variables, mais d'aucune autre.

Ces « règles un peu moins contraignantes » que je viens d'évoquer l'air de rien sont en fait le début de la véritable analyse, car – vu que très peu de castings sont effectués avec un tel mépris de ces variables sociales de base – elles montrent que les metteurs en scène sont bel et bien contraints dans leurs choix par leur acceptation plus ou moins consciente (je dis bien *plus* ou *moins*) des règles qui déterminent quel type socialement défini de personne peut jouer tel ou tel personnage théâtralement défini. Ils ne donneront donc pas un rôle féminin à un homme, à moins qu'ils ne recherchent effectivement l'effet particulier que cela pourrait créer (comme le fit Caryl Churchill dans *Cloud 9*). Ou, pour analyser les choses de manière un peu plus réaliste, ils ne donnent un rôle à une personne qui ne convient pas que lorsqu'ils n'ont pas d'autre choix, lorsque aucun des acteurs ayant le « bon » type physique n'est disponible. La raison pour laquelle tant de petits théâtres font jouer Lear par des acteurs visiblement trop jeunes pour le rôle est qu'il y a beaucoup plus de jeunes acteurs que de vieux acteurs, notamment dans les théâtres qui paient mal ou qui ne paient pas du tout.

Nous avons très souvent tendance – notamment dans le cas d'un problème « bien défini » tel que celui que je viens d'exposer – à négliger l'existence de ce genre de sélection initiale parce qu'elle est évidente, parce que nous ne la voyons même pas tant que les gens qui vivent dans le monde que nous étudions n'en ont pas fait un problème réel dont ils sont conscients (comme ce fut le cas lorsque les stéréotypes sociaux qui sous-tendent les castings devinrent un sujet de débat, essentiellement, mais pas uniquement, pour ce qui touche à la race, sous l'étiquette de « casting non traditionnel »). Tout ça pour dire qu'un « problème bien défini » est en fait un problème pour lequel nous avons déjà exclu d'envisager toute une série de processus potentiellement très intéressants.

C'est ainsi que notre « problème bien défini » de casting de théâtre nous poussa (jusqu'à ce que le travail de terrain de Lori Morris [Morris 1989] nous fasse mettre le doigt sur certaines de ces autres considérations) à nous concentrer sur les processus qui découlaient très naturellement de l'organisation de cette communauté, et sur la manière dont cette organisation interférait

avec ce qu'aurait été un choix aléatoire. Dans une communauté organisée de gens de théâtre, les interactions sélectives font que les gens se connaissent suffisamment les uns les autres pour que les responsables des castings « connaissent » suffisamment de choses sur les acteurs pour savoir de quoi ils sont capables et comment il faut travailler avec eux. Cela se produit surtout dans le cas de metteurs en scène ayant déjà travaillé avec les mêmes acteurs sur des spectacles précédents. De sorte que les processus de casting doivent soit empêcher les metteurs en scène d'en apprendre un tout petit peu sur un grand nombre de gens (comme ce serait le cas dans un monde théâtral très hermétiquement organisé où un même petit groupe d'acteurs jouerait toujours pour un même metteur en scène qui ne travaillerait lui-même jamais avec aucun acteur extérieur au groupe), soit lui permettre d'en apprendre beaucoup sur un très grand nombre de gens (comme ce serait le cas si, pour chaque spectacle, le casting s'effectuait sur la base d'auditions de nombreux candidats). Bien sûr, tous les cas intermédiaires sont également possibles.

Bref, tout en sachant par avance que la réponse à sa question serait « non », Morris a demandé aux acteurs ayant obtenu un rôle s'ils avaient été choisis sur la base d'un quelconque type de tirage au sort. Aucune surprise : la réponse fut systématiquement « non », ce qui poussa Lori Morris à chercher en quoi la sélection différait de celle qu'aurait produite un tirage au sort, et comment ce résultat était produit. Et ça l'a menée vers les types de processus d'organisation spécifiques d'une communauté professionnelle que nous recherchions.

Étions-nous vraiment aussi stupides que ça ? Avions-nous vraiment besoin d'en passer par ce type d'exercice naïf pour savoir qu'une telle sélection ne s'effectuait pas au hasard ? Évidemment non, et l'histoire que je viens de raconter est une sorte de petit conte de fées brodé autour de la manière dont nous avons effectivement procédé. Dans la vraie vie, vous pouvez utiliser ce genre de ficelle à n'importe quel stade de votre travail, même après que vous vous êtes fait une petite idée de ce qui se passe réellement. Vous l'utilisez alors non plus parce qu'elle produirait un résultat auquel vous n'auriez pas pensé sans elle, mais parce qu'elle vous aide à formaliser votre pensée et, peut-être, à

voir des connexions que vous auriez pu ne pas voir ou ne pas prendre au sérieux.

Jusqu'à présent, j'ai parlé de la manière dont les gens sont choisis pour prendre part à des événements sociaux – c'est-à-dire à n'importe quel type d'action collective. Mais il n'y a aucune raison de limiter l'usage de cette ficelle à la sélection des gens. Individuellement comme en groupe, les gens font des choix quant aux choses qu'ils veulent (ou doivent) faire, et, dans une situation donnée, ils choisissent ces choses parmi un plus large éventail de choses qu'ils auraient pu choisir de faire. Certains de ces autres choix correspondent à des choses qu'ils connaissent et qu'ils savent être du domaine du possible, et qu'ils n'ont pas choisi de faire pour des raisons dont ils sont parfaitement conscients et qu'ils pourraient expliquer à un sociologue qui ferait une enquête. D'autres peuvent être des possibilités auxquelles ils ont pensé de manière si fugace, et qu'ils ont rejetées si rapidement qu'ils ne s'en souviennent même pas comme des choix potentiels. D'autres, enfin, correspondent à des choses qui ne leur ont jamais, ne serait-ce qu'un instant, semblé pouvoir entrer dans le domaine du possible.

Quelle que soit la combinaison précise de ces trois possibilités qui est en jeu, nous pouvons utiliser la même ficelle que plus haut. Nous pouvons commencer par poser l'hypothèse zéro selon laquelle le choix de l'action a été effectué par tirage aléatoire à partir de la liste complète des actions possibles. Là encore, nous savons que ce n'est pas ainsi que les choses se passent vraiment, mais nous pensons que nous pourrions apprendre quelque chose en posant cette hypothèse irréaliste.

Et ça se vérifiera. Comme dans le premier cas, ce que nous découvrirons, c'est la nature des contraintes qui poussent les gens à décider que, tout bien réfléchi, tel choix est le meilleur ou, peut-être, le seul (réalisable). Les contraintes sont l'un des plus grands objets d'études de la sociologie. Joseph Lohman avait coutume de dire que la sociologie étudie ce que les gens *doivent* faire, les choses qu'ils font effectivement, que ça leur plaise ou non. (Ce qui n'est pas totalement vrai, dans la mesure où les gens font souvent ce qu'ils doivent faire parce qu'ils ont appris à aimer le faire, mais c'est une autre histoire.) Quoi qu'il en soit, en mettant ainsi au jour les écarts par rapport à un

résultat aléatoire, cette ficelle nous fait mettre le doigt sur les contraintes en présence et, par là, sur la nature de l'organisation sociale que nous étudions.

Cela implique qu'une analyse scientifiquement valable de la situation devra exposer et mettre à plat l'éventail complet des contraintes en présence. Pour obtenir cet éventail complet, nous devons connaître, autant que faire se peut, la totalité des possibilités à partir desquelles les choix que nous avons observés ont été opérés. Pour connaître ça, nous devons faire en sorte d'être aussi ouverts que possible à tous les types de possibilités qui existent dans l'univers d'où les choses qui ont effectivement eu lieu ont été choisies. Nous devons faire tout ce que nous pouvons pour être à même de penser à des possibilités improbables, et nous devons prendre des précautions drastiques pour n'en éliminer aucune de notre analyse simplement parce qu'elle serait improbable ou trop compliquée à étudier. Je traiterai de cette question plus loin, dans le chapitre sur les « Echantillons ».

- *Qu'est-ce qu'une fille comme vous fait dans un endroit comme ça ?*

Le modèle du tirage aléatoire n'est pas le seul modèle d'hypothèse zéro utile – ces hypothèses que l'on pose parce qu'on pense qu'elles sont fausses, et qu'en cherchant ce qui les réfute on pourra trouver ce qui est vrai. Par exemple, les gens expliquent souvent des comportements qu'ils n'aiment pas ou qu'ils ne comprennent pas en disant que ces comportements sont fous (en employant parfois une expression plus chic, comme « psychologiquement dérangé », voire « socialement désorganisé » pour dire exactement la même chose). Le signe qu'un comportement est fou est qu'il ne sert aucun but auquel l'observateur puisse penser. Dans l'imagerie populaire de la prostitution, le client demande toujours à la prostituée avec laquelle il se trouve comment une fille apparemment aussi « bien » qu'elle peut faire ce genre de métier. Cette question classique reflète une contradiction culturelle : la fille a l'air bien (c'est-à-dire qu'elle ne paraît ni bizarre ni anormale, qu'elle ne paraît pas faire partie d'une espèce différente), mais « les filles bien » ne vendent pas leur participation à un acte sexuel. Les motifs qui rendent compte du comportement des filles « normales » semblent ne

pas pouvoir expliquer le comportement de cette fille, qui paraît pourtant normale et qui agit de manière normale. Les sociologues qui cherchent des motifs inhabituels différents de ceux qui sous-tendent les comportements normaux trahissent la même naïveté que les clients qui demandent ce genre d'explications.

Fumer de la marijuana, pour prendre un autre exemple, ne sert aucun but utile. Pour comprendre pourquoi certaines personnes en fument malgré tout, nous pouvons utiliser la version de l'hypothèse zéro qui pose que nos actions n'ont aucun sens et que le fait de fumer de la marijuana en est un excellent exemple. Nous essaierons alors de réfuter cette hypothèse en montrant que des choses qui ont l'air de relever de la folie ou du caprice peuvent avoir un sens, si on les connaît plus en détail. En l'occurrence, nous chercherons les raisons qui font que fumer de la marijuana est une chose très sensée pour le fumeur. Une des réponses pourra être que ça lui procure du plaisir à peu de frais et sans grande sanction sociale.

L'usage de marijuana n'est pas le seul comportement qui puisse s'expliquer ainsi. À vrai dire, supposer que le comportement que l'on étudie est parfaitement sensé, mais que ce sens nous échappe pour le moment, est en général une bonne alternative sociologique à l'hypothèse zéro de la folie. Pour reprendre une expression qui était très en vogue lorsque j'étais au lycée, et que l'on utilisait pour expliquer pourquoi on avait fait quelque chose de stupide, on pourrait dire que « sur le moment, ça semblait être une bonne idée ». En fait, face à des actions apparemment incompréhensibles, c'est probablement faire une excellente hypothèse que de poser qu'elles semblaient être une bonne idée pour les gens qui les ont faites au moment où ils les ont faites. Le travail d'analyse consiste alors à découvrir les circonstances qui ont poussé l'agent à penser que c'était une bonne idée.

Une manière évidente de commencer cette analyse est de considérer que les choses ont souvent l'air d'une bonne idée parce que leurs conséquences sont invisibles lorsqu'on exécute l'action. Ce n'est qu'après coup, lorsque la maison dont vous pensiez (comme tout le monde à l'époque) que la valeur n'allait cesser d'augmenter voit son prix s'effondrer, que vous vous dites que ce n'était finalement peut-être pas une si bonne idée

que ça de l'acheter. Il est bon de ne pas oublier que personne ne peut prédire les conséquences de quelque action humaine que ce soit avec une certitude absolue, et que de ce fait même les choix *a priori* les plus sûrs peuvent se révéler mauvais. Même les gens raisonnables et les experts ont souvent des opinions divergentes sur les conséquences probables d'une action donnée ; c'est pourquoi un tas de choses qui ont l'air d'être des bonnes idées finiront par se révéler stupides.

(Un des intérêts de l'hypothèse zéro de la folie dérive du fait que des chercheurs d'autres disciplines – notamment certains domaines de la psychologie – gagnent leur vie en affirmant que certaines actions n'ont *vraiment* aucun sens, et sont en fait le résultat d'un désordre mental. De sorte que nous n'essayons pas ici simplement de réfuter une hypothèse zéro abstraite parmi d'autres, mais l'hypothèse positive fondatrice d'une autre discipline.)

Les choses nous paraissent également souvent incompréhensibles tout simplement parce que nous sommes trop éloignés de la situation pour connaître les contingences réelles qui ont pesé sur le choix de l'action. Prenons l'exemple – certes pas forcément du meilleur goût, mais néanmoins très intéressant – des opérations chirurgicales de changement de sexe. On pourrait poser la question ainsi : qu'est-ce qui peut pousser un Américain apparemment normal à se faire amputer de son pénis et de ses testicules ? Le fait de poser le problème en ces termes rend cette action absolument incompréhensible. « Hep, vous, là ! ça vous dirait de vous faire couper les couilles ? – Euh... Non merci, sans façons ! »

Mais, comme l'ont montré les travaux de James Driscoll [1971] (travaux qu'il a menés au début de l'histoire de la chirurgie transsexuelle), ce n'est pas ainsi que les choses se passent. Les hommes ne décident pas comme ça, un beau jour, de se faire opérer sur un coup de tête ou sous l'impulsion de quelconques motifs cachés. Cette décision ultime est la dernière d'une longue série de décisions antérieures, dont aucune, prise isolément – et c'est là le point central – n'a jamais paru étrange en elle-même. La trajectoire typique, même si ce n'est pas la seule possible, pourrait se décrire comme suit. Tout d'abord, le jeune homme commence peut-être par se sentir attiré par une certaine forme

Les ficelles du métier

suffisamment pour ne pas nécessiter un quelconque type d'explication complexe ou inhabituelle. En étudiant sérieusement toutes les circonstances et tous les processus en jeu, nous verrions en quoi – d'une manière compréhensible – chacune de ces étapes semblait être une bonne idée sur le moment.

En termes d'analyse, cela signifie que chaque fois que nous découvrons quelque chose qui nous semble si étrange et si incompréhensible que la seule explication que nous puissions en donner est une version quelconque de « Ils doivent être fous », nous devrions systématiquement suspecter que nous manquons grandement de connaissances sur le comportement que nous étudions. Il vaut mieux supposer que tout cela a un sens et en rechercher la signification.

BURDIEU Pierre, CHATELBAEON Jean-Claude,
PASSERON Jean-Claude, « Le métier de
sociologue », Paris, Mouton-Bondas, 1968.

Partie II. La construction de l'objet

p. 68 II-3. La fausse neutralité des techniques : objet construit ou artefact.

L'impératif de la « neutralité éthique » que Max Weber opposait à la naïveté moralisante de la philosophie sociale tend à se transformer aujourd'hui en un commandement routinisé du catéchisme sociologique. A en croire les représentations les plus aplaties du précepte webérien, il suffirait d'être en garde contre la partialité affective et les entraînements idéologiques pour être quitte de toute interrogation épistémologique sur la signification des concepts et la pertinence des techniques. L'illusion que les opérations « axiologiquement neutres » sont aussi « épistémologiquement neutres » cantonne la critique d'un travail sociologique, le sien ou celui des autres, dans l'examen, toujours facile et presque toujours stérile, de ses présupposés idéologiques et de ses valeurs ultimes. Le débat sans fin sur la « neutralité axiologique » sert souvent de substitut à la discussion proprement épistémologique sur la « neutralité méthodologique » des techniques et, à ce titre, fournit une nouvelle caution à l'illusion positiviste. Par un effet de *déplacement*, l'intérêt pour les présupposés éthiques et pour les valeurs ou les fins ultimes détourne de l'examen critique de la théorie de la connaissance sociologique qui est engagée dans les actes les plus élémentaires de la pratique¹.

N'est-ce pas, par exemple, parce qu'il se présente comme la réalisation paradigmatique de la neutralité dans l'observation que, entre toutes les techniques de collecte des données, l'entretien non-directif est si fréquemment exalté, au détriment par exemple de l'observation ethnographique qui, lorsqu'elle s'arme des règles contraignantes de sa tradition, réalise plus complètement l'idéal de l'inventaire systématique opéré dans une situation réelle? On est en droit de suspecter les raisons de la faveur que connaît cette technique, lorsqu'on observe que ni les « théoriciens », ni les méthodologues, ni les utilisateurs de l'instrument, pourtant peu avares de conseils et de consignes,

1. Il n'est pas jusqu'aux techniques muséographiques qui n'engagent une théorie : « L'énorme travail qui, depuis une trentaine d'années, s'est poursuivi dans les musées d'ethnographie d'Amérique et d'Allemagne, dans les musées préhistoriques de France et de Suède surtout, n'est pas [...] resté sans résultats théoriques. Surtout du côté ethnologique, des nécessités scientifiques de simplification et de catalogue et même de simples nécessités pratiques de classement et d'exposition ont abouti à des classifications à la fois logiques, géographiques et chronologiques : logiques parce que, en l'absence d'histoire possible, la logique est le seul moyen d'apercevoir, au moins à titre hypothétique, des séquences historiques d'instruments, de styles, etc.; chronologiques et géographiques parce que ces séries se développent dans le temps comme dans l'espace, en s'étendant à une pluralité de peuples différents ». (E. Durkheim et M. Mauss, « Note sur la notion de civilisation », *L'Année sociologique*, vol. 12, 1913, p. 46-47).

n'ont jamais entrepris de s'interroger méthodiquement sur les distorsions spécifiques qu'opère une relation sociale aussi profondément artificielle : lorsqu'on n'en contrôle pas les présuppositions implicites et qu'on se donne ainsi des sujets sociaux également prédisposés à parler librement de toutes choses et, avant tout, d'eux-mêmes, et également aptes à adopter un rapport à la fois contraignant et intempérant avec le langage, l'entretien non-directif qui rompt la réciprocité des échanges coutumiers (d'ailleurs inégalement exigible selon les milieux et les situations) incite les sujets à produire un *artefact* verbal, d'ailleurs inégalement artificiel selon la distance entre le rapport au langage favorisé par leur classe sociale et le rapport artificiel au langage qui est exigé d'eux. Pour oublier de mettre en question la neutralité des techniques les plus neutres formellement, il faut omettre d'apercevoir, entre autres choses, que les techniques d'enquête sont autant de techniques de sociabilité socialement qualifiées [L. Schatzmann et A. Strauss, *texte n° 38*]. L'observation ethnographique, qui est à l'expérimentation sociale ce que l'observation des animaux en milieu naturel est à l'expérimentation en laboratoire, fait sentir le caractère fictif et forcé de la plupart des situations sociales créées par un exercice routinier de la sociologie qui porte d'autant plus à ignorer la « réaction au laboratoire » qu'il ne connaît plus que le laboratoire et les instruments de laboratoire, tests ou questionnaires.

Pas plus qu'il n'est d'enregistrement parfaitement neutre, il n'est de question neutre. Le sociologue qui ne soumet pas ses propres interrogations à l'interrogation sociologique ne saurait faire une analyse sociologique vraiment neutre des réponses qu'elles suscitent. Soit une question aussi univoque en apparence que : « Avez-vous travaillé aujourd'hui? ». L'analyse statistique montre qu'elle suscite des réponses différentes de la part de paysans kabyles ou de paysans du sud-algérien qui, s'ils se référaient à une définition « objective » du travail, c'est-à-dire à la définition qu'une économie moderne tend à inculquer aux agents économiques, devraient fournir des réponses semblables. C'est à condition qu'il s'interroge sur le sens de sa propre question, au lieu de conclure précipitamment à l'absurdité ou à la mauvaise foi des réponses, que le sociologue a quelques chances de découvrir que la définition du travail qui est engagée dans sa question est inégalement éloignée de celle que les deux catégories de sujets engagent dans leurs réponses¹. On voit comment une question qui n'est pas transparente pour celui qui la pose peut obnubiler l'objet qu'elle construit inévitablement, même si elle n'a pas été expressément faite pour le construire [J.H. Goldthorpe et D. Lockwood, *texte n° 39*]. Étant donné que l'on peut demander n'importe quoi à n'importe qui et que n'importe qui a presque toujours assez de bonne volonté pour répondre au moins n'importe quoi à n'importe quelle question, même la plus irréaliste, le questionneur qui, faute d'une théorie du questionnaire, ne se pose pas la question

1. P. Bourdieu, *Travail et travailleurs en Algérie*, 2^e partie, Mouton, Paris, La Haye, 1962, p. 303-304.

de la signification spécifique de ses questions, risque de trouver trop aisément une garantie du réalisme de ses questions dans la réalité des réponses qu'elle reçoit¹ : interroger, comme fait Daniel Lerner, des sous-prolétaires de pays sous-développés sur leur aptitude à se projeter dans leurs héros de cinéma préférés, quand ce n'est pas sur leur rapport à la lecture de la presse, c'est s'exposer bien évidemment à recueillir un *status vocis* qui n'a pas d'autre signification que celle que lui confère le sociologue en le traitant comme un discours signifiant². Toutes les fois que le sociologue est inconscient de la problématique qu'il engage dans ses questions, il s'interdit de comprendre celle que les sujets engagent dans leurs réponses : les conditions sont alors remplies pour que passe inaperçue la bévue qui conduit à décrire en termes d'absence des réalités masquées par l'instrument même de l'observation et par l'intention, socialement conditionnée, de l'utilisateur de l'instrument.

Le questionnaire le plus fermé ne garantit pas nécessairement l'univocité des réponses du seul fait qu'il soumet tous les sujets à des questions formellement identiques. Supposer que la même question a le même sens pour des sujets sociaux séparés par les différences de culture associées aux appartenances de classe, c'est ignorer que les différents langages ne diffèrent pas seulement par l'étendue de leur lexique ou leur degré d'abstraction mais aussi par les thématiques et les problématiques qu'ils véhiculent. La critique que fait Maxime Chastaing du « sophisme du psychologue » s'applique toutes les fois qu'est ignorée la question de la signification différentielle que les questions et les réponses revêtent réellement selon la condition et la position sociale des personnes interrogées : « L'étudiant qui confond sa perspective avec celle des enfants étudiés recueille sa perspective dans l'étude où il croit récolter celle des enfants [...] ». Quand il demande :

1. Si l'analyse secondaire des documents fournis par l'enquête la plus naïve reste à peu près toujours possible, et légitime, c'est qu'il est rare que les sujets interrogés répondent vraiment n'importe quoi et qu'ils ne révèlent rien dans leurs réponses de ce qu'ils sont : on sait par exemple que les non-réponses et les refus de répondre peuvent eux-mêmes être interprétés. Toutefois, la récupération du sens qu'ils livrent malgré tout suppose un travail de rectification, ne serait-ce que pour savoir la question à laquelle ils ont vraiment répondu et qui n'est pas nécessairement celle qui leur a été posée.

2. D. Lerner, *The Passing of Traditional Society*, The Free Press of Glencoe, New York, 1958. Sans entrer dans une critique systématique des présupposés idéologiques engagés par un questionnaire qui sur 117 questions en compte seulement deux portant sur le travail et le statut socio-économique (contre 87 sur les *mass-media*, cinéma, journal, radio, télévision), on peut observer qu'une théorie qui prend en compte les conditions objectives d'existence du sous-prolétaire et, en particulier, l'instabilité généralisée qui les définit, peut rendre compte de l'aptitude du sous-prolétaire à s'imaginer épicier ou journaliste, et même de la modalité particulière de ces « projections », alors que la « théorie de la modernisation » que propose Lerner est impuissante à rendre raison du rapport que le sous-prolétaire entretient avec le travail ou l'avenir. Bien que brutal et grossier, ce critère permet de distinguer, semble-t-il, un instrument idéologique, condamné à produire un simple *artefact*, d'un instrument scientifique.

« Travailler et jouer est-ce la même chose ? Quelle différence y a-t-il entre le travail et le jeu ? », il impose, par les substantifs que sa question propose, la différence adulte qu'il paraît mettre en question [...]. Quand l'enquêteur classe les réponses — non selon les mots qui les constituent mais selon le sens qu'il leur donnerait s'il les proférait lui-même — dans les trois tiroirs du Jeu-facilité, du Jeu-inutilité et du Jeu-liberté, il force les pensées enfantines à loger dans ses cases philosophiques¹. Pour échapper à cet ethnocentrisme linguistique, il ne suffit pas, on l'a vu, de soumettre à l'analyse de contenu des propos recueillis par l'entretien non-directif, au risque de se laisser imposer les notions et les catégories de la langue employée par les sujets : on ne peut s'affranchir des pré-constructions du langage, qu'il s'agisse de celui du savant ou de celui de son objet, qu'en instaurant la dialectique qui conduit aux constructions adéquates par la confrontation méthodique de deux systèmes de pré-constructions² [C. Lévi-Strauss, M. Mauss, B. Malinowski, *textes nos 40, 41 et 42*].

On n'a pas tiré toutes les conséquences méthodologiques du fait que les techniques les plus classiques de la sociologie empirique sont condamnées, par leur nature même, à créer des situations d'expérimentation fictive essentiellement différentes de ces expérimentations sociales que produit continuellement le déroulement de la vie sociale. Plus les conduites et les attitudes étudiées dépendent de la conjoncture, plus la recherche est exposée à ne saisir, dans la conjoncture particulière qui autorise la situation d'enquête, que des attitudes ou des opinions qui ne valent pas au-delà des limites de cette situation. Ainsi, les enquêtes portant sur les relations entre les classes et, plus précisément, sur l'aspect politique de ces relations, sont presque inévitablement condamnées à conclure au dépérissement des conflits de classe parce que les exigences techniques auxquelles elles doivent se soumettre les portent à exclure les situations de crise et, par là leur rendent difficile de saisir ou de prévoir les conduites qui naîtraient d'une situation de conflit. Comme l'observe Marcel Maget, il faut « s'en remettre à l'histoire pour découvrir les constantes (si elles existent) de réactions à des situations nouvelles. La nouveauté historique fait fonction de 'réactif' pour révéler les virtualités latentes. D'où l'utilité de suivre le groupe étudié dans ses rencontres avec des situations nouvelles, l'évocation de ces situations n'étant jamais qu'un pis-aller, car on ne peut pas multiplier les questions à l'infini »³.